
Raconte-moi le travail

PAR LAURENCE TUTELLO

Cette contribution de Laurence Tutello est tirée de son intervention lors du Colloque organisé cette année à Paris par le CRILJ, « Et voilà le travail ! ». Nous remercions le CRILJ pour son aimable autorisation. Ce très large panorama des albums pour les plus jeunes, soutenu par un corpus conséquent, est consacré à un thème rarement abordé, celui du travail, qui renvoie à un monde très éloigné de celui des enfants. Et il révèle une diversité inattendue quant aux métiers et situations professionnelles évoqués.



Laurence Tutello est libraire à la librairie Le Chat Pitre à Paris. Elle est présidente de l'Association des Librairies Spécialisées pour la Jeunesse.

Tous les jours, dans mon activité de libraire, je suis confrontée à des parents qui me demandent de les aider à choisir un livre en relation avec un problème, une préoccupation ou une passion de leur enfant. Paradoxalement, le travail n'apparaît pas ou fort rarement dans ces demandes. Pourtant, les différents métiers sont bien présents dans la littérature pour la jeunesse, y compris dans les albums pour le plus jeune âge.

Nombre d'activités humaines qui entourent l'enfant se signalent à lui par le bruit. Dans les livres cartonnés, le travail est représenté par des bruits de machines de chantier ou de véhicules traversant les villes toutes sirènes déployées : voitures des pompiers et des policiers, autobus, ambulances, camions-poubelle. Ces bruits sont évoqués soit par des onomatopées, comme dans *Le Livre des bruits*, de Soledad Bravi (*L'École des loisirs*, 2004), soit directement par reproduction du son, comme dans la collection de cartonnés sonores inaugurée par Gallimard en 2010. Citons aussi, pour ce type d'albums, *Travaux en cours* (Taro Miura, Panama, 2007) qui reste la meilleure évocation de la pénibilité du travail à travers le bruitage des outils à l'œuvre.

Après le son, la vue et le toucher. Les premiers imagiers cartonnés représentent l'univers quotidien du bébé : objets de la maison, liés aux rituels du repas, du bain, du coucher. Mais, très vite, vient le monde extérieur, tout particulièrement celui de la ville. On retrouve le chantier et autres véhicules dans les premiers livres tactiles. Ainsi, dans *Vroum-vroum* (Nathan, 2011), le bruit, évoqué par onomatopée, est associé à la silhouette de l'engin qui le produit et à des textures sollicitant le sens du toucher.

Très tôt le monde du travail est pour le très jeune enfant celui de l'action, à travers l'image de la machine façonnant le monde et le transformant. *Quel chantier !* de Françoise Delebecque (Seuil Jeunesse, 2003) fascine par le réalisme des engins mécaniques photographiés en activité dans des décors qui se laissent découvrir sous des caches, tandis qu'*Une nuit au chantier* (Kate Banks et Georg Hallensleben, Gallimard, 2004) rend un bel hommage à l'activité humaine qui ne s'interrompt pas (balayeur, livreur, agent de police), à travers la visite d'un petit garçon se rendant la nuit sur le lieu de travail de son père.

Cette puissance des machines bâtisseuses est si évocatrice pour les enfants qu'elle peut subitement se trouver liée à une fabrication plus quotidienne. Construire devient synonyme de faire, par exemple faire la cuisine. Dans *Joyeux anniversaire* (Chihiro Nakagawa et Junji Koyose, Rue du monde, 2010), une maman commande par téléphone un superbe gâteau qui sera confectionné par un véritable chantier de construction : des camions-bennes amèneront les ingrédients, des pelleteuses malaxeront la pâte, des grues manipuleront le moule.

On remarque également que la représentation de l'action de travailler est directement liée à celle de l'identité. Tout d'abord, l'identité sexuelle. La collection de livres cartonnés de Fleurus consacrée aux engins de chantiers et autres moyens de transport l'assume clairement en se donnant comme titre générique « P'tit Garçon » (dernier titre paru, en janvier 2012 : *Le Taxi de Rémi*). Voilà, donc un petit Léon qui conduit le camion de pompiers, un petit Marcel au volant du camion-poubelle, Lulu à la manœuvre d'une grue, Axel au tractopelle, etc. Cela semble d'autant plus anachronique que Byron Barton,



déjà en 1987, montrait dans son album *Sur le chantier* (L'École des loisirs) des personnages féminins travaillant au côté de personnages masculins et Taro Miura, en 2006, dans *Métiers* (Panama), confiait également des outils et des engins de construction à des femmes en bleu de travail. À l'encontre de tout parti pris stéréotypé, Sylvain Diez, chez Thomas Jeunesse, assume autrement le glissement du faire à l'être. Dans *Quand je serai grand, je serai...* (2009), livre cartonné, la référence au sexe est absente, le petit enfant étant représenté par un bébé hippopotame, humanisé par le port d'une couche et par une énorme tétine. Je reviendrai plus loin sur la liberté offerte aux auteurs par le recours à des personnages zoomorphes. Ce qu'il importe ici de remarquer est le caractère imaginaire des métiers évoqués : le pompier et le chirurgien sont présentés comme des projections vers un futur professionnel aussi réaliste que pirate ou super-héros. À moins que tous ces projets ne soient également improbables ou réalisables seulement par jeu. À la fin, le petit hippopotame sera, peut-être, comédien. De même, Émile Jadoul, dans *Moi, quand je serai grand...* (Casterman, 2010), laisse ouverte la question du métier futur, dans l'impossibilité de choisir entre princesse, jardinier ou pompier.

Le monde de l'enfance est ici considéré comme éloigné des contraintes réelles du travail et de sa nécessité. Le tout-petit ne perçoit qu'une galerie de rôles et de personnages, où réalité et imagination sont sur le même plan. C'est aussi ce qu'illustre brillamment Blexbolex dans son *Imagier des gens* (Albin Michel Jeunesse, 2008), où un pompier côtoie une sorcière, où un mineur jouxte un homme des cavernes. Cet ouvrage conduit à mesurer l'évolution des perceptions de l'enfance si on le rapproche d'un tout petit album de 1953, dans la collection « Petit livre d'argent », *Si j'étais* (curieusement) réédité aujourd'hui (Pierre Probst, Deux coqs d'or, 2012). Ici, un petit garçon que ses devoirs d'écolier ennuiant rêve d'un métier tout de suite : champion automobile, mais aussi mécanicien de locomotive, peintre en bâtiment, maçon, pilote d'avion, jardinier, facteur, marin, cuisinier, menuisier. Finalement, en passant en revue ses différentes aspirations, il réalise la nécessité d'aller d'abord à l'école pour apprendre quelque métier que ce soit. Le travail est présenté en relation avec la prise d'autonomie et d'indépendance. À noter que les professions libérales ou nécessitant de longues études ne sont pas mentionnées, exception faite de pilote d'avion. On rêve d'être maçon, mais pas de devenir architecte. On reste dans des domaines d'activité en prise directe avec l'outil, la machine, les transports, ou s'incarnant dans des figures du quotidien comme le policier ou le facteur, identifiés par leurs uniformes et valorisés par l'impression d'autorité et d'assurance qu'ils dégagent. Ceci reflète en partie le contexte sociologique de l'époque de première publication de cet album. C'est aussi, à nouveau, un petit garçon qui rêve de travail. Il n'y a pas de livre équivalent avec une petite fille, ce qui est étonnant de la part de l'auteur, « père » de Caroline, personnage particulièrement déluré. On se questionnera donc sur le choix de l'éditeur d'inclure ce titre-là parmi « Les Petits livres d'argent » qu'il propose aux lecteurs d'aujourd'hui. [...]

Les albums ne passent pas sous silence la souffrance des migrants obligés de quitter leur pays à la recherche d'un travail sans qualification. En cela, la littérature pour l'enfance est un reflet de la réalité de nos villes et de nos sociétés industrielles. Dans *Vieux frère de petit balai* (Laurence Delaby et Michelle

Daufresne, Albums du Père Castor Flammarion, 1970) les émigrés sont balayeurs, seuls et tristes avec leur balai, tandis que, dans *Jardin en sous-sol* (Jo Seonkyeong, Le Rouergue, 2007), un éboueur travaillant la nuit passe son temps libre à jardiner pour chasser les mauvaises odeurs. Dans *Chafi* (Ludovic Flamant et Emmanuelle Eeckhout, L'École des loisirs, 2005), un petit garçon est fier de son père qui parle deux langues et qui ramasse la boue car, lui, il adore jouer dans la boue. Ce sont là des travailleurs transparents pour beaucoup d'adultes, mais qui font rêver et briller les yeux des enfants qui les croisent et pour qui cette rencontre peut même devenir un rendez-vous journalier.

En quittant le milieu urbain, on retrouve les migrants dans l'album *Les Saisonniers* (Ève Bunting et Géraldine Alibeau, Le Seuil, 2006) où les hommes se déplacent le temps d'une récolte et s'adaptent à la besogne, le charpentier devenant jardinier le temps d'une saison, pour revenir ensuite au village. Deux albums plus récents, aux contextes géographiques et économiques différents, expriment le même souci d'indiquer à l'enfant la valeur de l'instruction pour sortir d'un horizon de misère et d'exploitation. *Pancho* (Jean-Charles Sarrazin, Le Sorbier, 2008), un petit garçon d'Amérique latine qui suit clandestinement son père maçon sur le chantier qui l'éloigne de son domicile, saisit toute la dureté du travail du manoeuvre et le mépris engendré par cette condition. Il comprend, du coup, l'intérêt des études et son rêve sera de devenir architecte. La même prise de conscience anime *Auguste le Galibot et la mélodie de l'espoir* (Béatrice Fontanel et Claire de Gastold, Actes Sud Junior, 2004) qui, en descendant à la mine avec son père, aura la détermination de réussir en faisant des études pour échapper à la condition d'ouvrier. [...]

C'est de la partie la plus industrialisée du continent asiatique que nous viennent deux albums récents mettant en scène le travail au bureau. Dans *Les Petits pains au nuage*, un album coréen publié par Didier Jeunesse (Na Baek Hee, 2006), deux petits chatons s'inquiètent pour leur papa parti en retard au travail sans avoir le temps de déjeuner. Même si ce n'est pas le travail à proprement parler qui est décrit, on perçoit, à travers la course du père pour rattraper le temps et le voyage des chatons pour le retrouver, le stress des cadences pour toute une classe d'employés soumis aux mêmes rythmes ainsi qu'aux contraintes des transports urbains. Dans *Papa ours part en voyage* (Chih-Yuan Chen, Casterman, 2012), c'est la douleur d'un père obligé de s'absenter durant de longs mois à cause de sa profession qui est au centre de l'histoire. Loin de sa famille, on voit papa ours travailler durement dans son bureau provisoire tandis que ses nouveaux collègues lui tournent le dos ou traitent d'autres piles de dossiers. Les fenêtres donnent sur un paysage de gratte-ciels à n'en plus finir. Papa ours est seul aussi à la cantine et dans sa chambre d'hôtel. [...]

Dans les grandes mégapoles de pays riches, les tâches aboutissant au façonnage d'un objet fini ou échappant aux cadences de l'usine n'ont-elles plus leur place ? Il est significatif que le premier travail nécessaire à la survie de l'homme, à savoir la production d'une des nourritures de base, soit représenté de manière exhaustive, hors du contexte d'une fable, dans un album originaire d'Inde, *Faire*, où une double page est consacrée aux gestes de cultiver (Gita Wolf, Ramesh Hengadi et Shantaram Dhadpe, Rue du monde, 2010).





↑
Pierre Probst: *Si j'étais... Deux coqs*
d'or © 1953. Réédité en 2012.

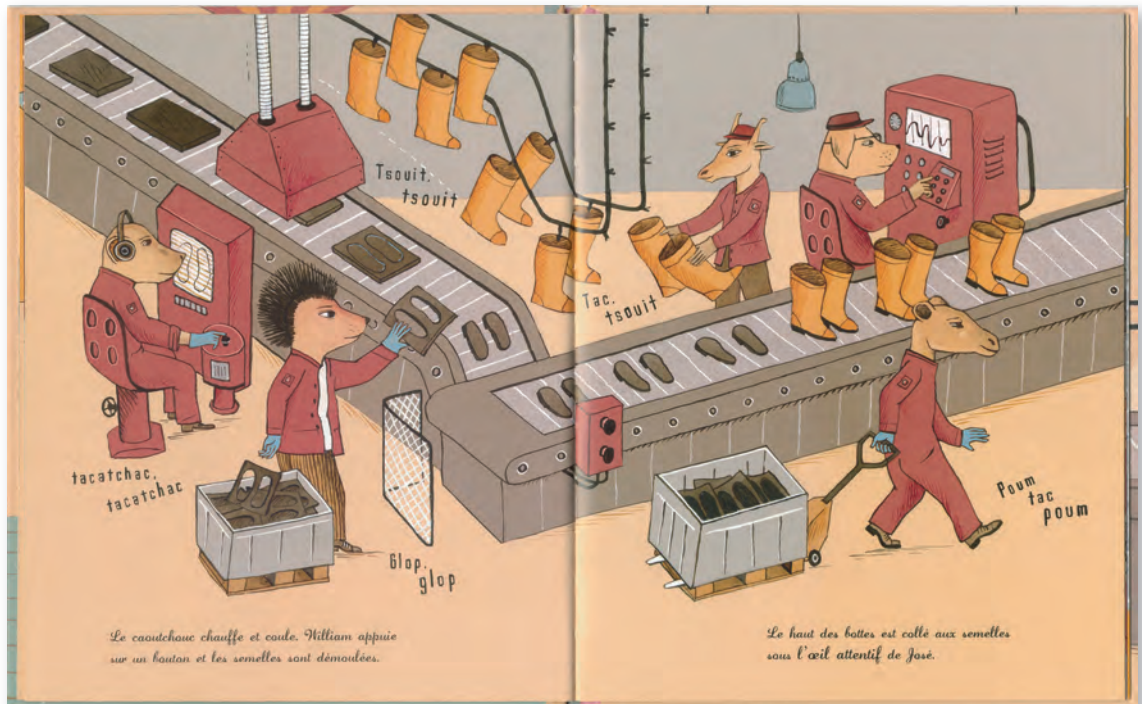
↓
Blexbolex: *L'imagier des gens*,
Albin Michel Jeunesse, 2008.





←
 Posy Simmonds: *Le Chat du boulanger*, Casterman, 2004.

↓
 Catherine Chardonay: *Les Petits mots d'Alfonso*, ill. Renaud Perrin, Albin Michel Jeunesse, 2008





Pour les enfants citadins, le lien entre les biens qui les entourent dans la vie quotidienne et le travail nécessaire pour fabriquer ces biens est rompu. Il faut le reconstituer, comme dans l'album *Pain, beurre et chocolat* où l'auteur a imaginé les calculs d'une petite fille pour déterminer le nombre de personnes ayant participé à la fabrication de son sandwich au chocolat (Alain Serres, Rue du monde, 1999) ou dans *Paul et son habit neuf*, où un petit garçon va assister à toutes les étapes de la confection de son nouveau tricot (Elsa Beskow, Circonflexe, 2003). [...]

Qu'en est-il du monde de l'artisanat et de la ruralité dans nos sociétés occidentales? À côté de l'univers urbain, l'autre versant des activités humaines traditionnellement très présent dans les albums dès le plus jeune âge est celui de la ferme. Le fermier et la fermière apparaissent avec les animaux de la basse cour, dans les livres cartonnés et les albums. On peut citer *Le Tout petit fermier*, caché derrière son grand cheptel (Jean Leroy et Matthieu Maudet, L'École des loisirs, 2010) et la fermière du *Petit cochon tête* (Jean-Louis Le Craver et Martine Bourre, Didier Jeunesse, 2000), clin d'œil à la tradition de la ruralité. On peut revenir aussi aux albums pour tout-petits de Byron Barton. D'une part, il y a la ville et, comme dans les premiers dessins d'enfants, la maison. Ainsi, dans *Construire une maison* (L'École des loisirs, 1982) tous les corps de métier du bâtiment sont représentés, du manœuvre au maçon, du charpentier au menuisier, du plombier à l'électricien. D'autre part, il y a la ferme, celle de l'industrielle *Petite poule rousse*, rééditée en tout carton en 2009 par L'École des loisirs (première édition, 1993). On y raconte les semailles, la moisson et le battage du blé, la mouture pour faire la farine et la fabrication du pain. Ce thème lié à l'aliment nourricier par excellence est aussi au centre de l'album *La Grosse faim de P'tit Bonhomme* (Pierre Delye et Cécile Hudrisier, Didier Jeunesse, 2005), où un petit bonhomme affamé doit gagner son pain en travaillant pour obtenir l'eau qui arrosera l'herbe, herbe qui nourrira le cheval qui fournira le crottin, crottin qui fertilisera la terre, terre qui donnera le blé qui sera transformé en farine par le meunier, meunier qui fournira la farine au boulanger qui fera le pain. [...]

Le recours à l'élément zoomorphe, comme noté plus haut à propos de l'identité, donne plus de liberté au narrateur, y compris pour évoquer les injustices dans le travail, l'oppression et la révolte des travailleurs. Par exemple, *Le Chat du boulanger* (Posy Simmonds, Casterman, 2004 puis 2011) raconte l'histoire d'un chat à la merci d'un odieux patron qui l'oblige à pétrir, enfourner, laver, balayer à sa place et toute la journée. Si l'animal ne chasse pas suffisamment de souris, il est même privé de nourriture. Les souris finiront par venir en aide au chat exploité et trouveront un stratagème pour le sauver.

Dans une situation analogue, le canard du *Canard fermier* (Martin Waddell et Helen Oxenbury, L'École des loisirs, 2003), développe tous les symptômes d'un stress professionnel, jusqu'à susciter la solidarité des autres animaux de la ferme qui, formant un véritable commando, expulsent le fermier et reprennent en pattes leurs outils et leur travail.

Dans *Clic, clac, meuh* (Doreen Cronin et Betsy Lewin, Mijade, 2009), des vaches utilisent une machine à écrire pour transmettre au fermier leurs revendications : elles veulent des couvertures chauffantes, sinon plus de lait, puis les poules les suivent, menaçant de ne plus pondre d'œufs. Le fermier

cède, mais les canards se mettent, à leur tour, à réclamer. Ainsi l'histoire permet de transposer dans le monde de la fable la problématique de la grève, des négociations et des possibles avancées sociales. C'est également le cas dans *La Grève des moutons* qui exploite le même thème (Jean-François Dumont, Père Castor, 2009).

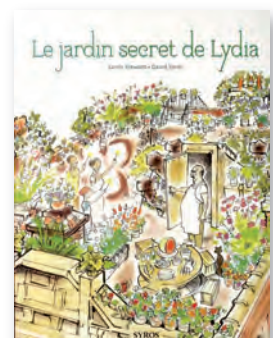
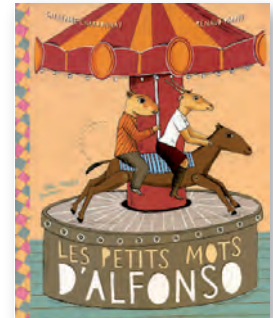
En revanche, dans *Le Gentil petit lapin* (Michaël Escoffier, Kaléidoscope, 2009) les rapports patron/ouvriers sont décrits de manière plus violente. Le patron est un loup qui emprisonne des lapins et les astreint à une chaîne de montage où ils assemblent de nouveaux pièges destinés à des congénères. Certains d'entre eux iront, bien sûr, terminer leur vie dans le ventre du loup. Face à cette menace, personne n'ose se révolter, jusqu'au jour où le gentil lapin les pousse à s'organiser et à fabriquer un piège à loup. Voilà un vrai détournement de l'outil de travail et une invitation explicite à la solidarité face à l'oppression.

Ce même détournement fournit le fil conducteur de l'album *Les Petits mots d'Alfonso* (Catherine Chardonay et Renaud Perrin, Albin Michel Jeunesse, 2008), une histoire d'amour dans une usine de bottes, ballons, bouées en caoutchouc, rythmée par le poum/tac des machines, où chacun est pris par son travail et par les cadences de la chaîne de production. Alfonso devra faire preuve d'ingéniosité pour se faire remarquer par une belle nouvelle collègue. Dans l'impossibilité de communiquer, il imprimera ses mots d'amour sur les moules de caoutchouc qu'il prépare. Ceux-ci se baladeront dans toute la ville, et au-delà, marqués sur une multitude d'objets divers, avant de revenir à l'élu de son cœur.

Les albums savent aussi retranscrire les enjeux d'une lutte de classe sans recourir à la parabole animalière. L'album *Patron & employé ou l'automobile, le violon et le tram de course* (Gianni Rodari et Clotilde Perrin, Didier Jeunesse, 2009), traite avec humour et légèreté, et non sans recourir à une pointe d'absurde, de la confrontation entre un patron prétentieux et jaloux d'une part, et son employé humble et chanceux, d'autre part. En empruntant au conte de « Blanche neige » et en le détournant, Rodari fait triompher la modestie sur la vanité du patron.

D'autres ouvrages abordent les difficultés liées au travail, leur répercussion sur la vie des familles et sur les enfants en particulier, à l'usine ou dans d'autres métiers. Dans *Maman jour et papa nuit* (Ève Pislér et Philippe Grammaticopoulos, Thierry Magnier, 2006), un papa boulanger pétrit la pâte la nuit, maman vend le pain la journée et on saisit toute la difficulté de cette profession à vivre une vie normale et stable avec un enfant. On peut aussi citer *Le Jardin secret de Lydia* (Sarah Stewart et David Small, Syros jeunesse, 2006) où une jeune fille de la campagne est placée à la ville comme apprentie boulangère, au moment de la crise de 1929. Le coin de verdure qu'elle recrée sur la terrasse de son immeuble citadin sert de rempart à la grisaille urbaine et permet une échappatoire à la pénibilité du travail. Les lettres que Lydia échange avec sa grand-mère racontent la nostalgie de l'éloignement dans la description des fleurs qui se renouvellent selon les saisons.

Les albums n'oublient pas non plus que de nos jours et dans beaucoup de pays les enfants sont exploités, qu'ils sont des travailleurs forcés. Dans *Thi Thém et l'usine de jouets* (Françoise Guyon et Roger Orengo, Grandir, 2011)





une petite fille doit quitter l'école pour aller fabriquer des jouets en usine. Lorsqu'un accident survient, les villageois prennent enfin conscience que là n'est pas la place des enfants. Dans *Jai* (Paul Thiès et Christophe Merlin, Syros Jeunesse, 2001), vendu par ses parents, un jeune garçon esclave dans une fabrique de tapis en Inde réussira à s'évader et à faire libérer d'autres enfants subissant le même sort. Mais, pour subvenir à ses besoins, il fera plusieurs petits métiers : porteur de paquets, cireur de chaussures, laveur de voiture. [...]

Que retenir de ce petit voyage dans les rayons d'une librairie jeunesse à la recherche des représentations du travail?

Une première remarque me vient à l'esprit en feuilletant un album reçu ces derniers jours, *Au cochon d'Émile* (Stéphane Henrich, Kaléidoscope, 2012). On y décrit le métier d'Émile, charcutier de son état, adopté comme tuteur, bien malgré lui, par un petit cochon. L'affection entre les deux personnages grandit au point qu'Émile change de métier, ne pouvant plus se résoudre à tuer des cochons. Ensemble, ils ouvriront un restaurant dont le cochonnet sera la mascotte. Est-ce à dire que le travail, comme identification à un métier précis, vaut moins que l'amitié et les liens affectifs ou, du moins, que son choix passe après? [...]

L'autre remarque concerne le silence des albums sur un aspect douloureux du travail, à savoir le chômage. La littérature pour la jeunesse ne fait pas d'impasse sur les thèmes de la marginalité et de l'exclusion, mais il faut attendre l'âge des premières lectures pour parler de la perte du travail. ●

LAURENCE
TUTELLO



Ce texte est la mise en forme de la communication de Laurence Tutello au colloque *Et voilà le travail!* organisé par le CRILJ le vendredi 2 et samedi 3 février 2012.

Pour les autres communications, voir le numéro 4 des *Cahiers du CRILJ* consacré aux représentations du monde du travail dans la littérature pour la jeunesse. Autres bibliographies sur le site de l'association (www.crij.org).

←
Au cochon d'Émile,
Stéphane Henrich,
Kaléidoscope, 2012